

**Bibliothèques et citoyens : la participation des bibliothèques
à l'apprentissage des Droits de l'Homme**

Albert Poirot

Administrateur de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg

Avant d'aborder la question qu'il m'a été proposé de traiter *Bibliothèque, mémoire et démocratie* au terme de cette après-midi consacrée à Victor Klemperer et à la LTI, je souhaite adresser mes vifs remerciements à Mme Valérie Drechsler, directrice du Centre européen du résistant déporté, et à M. Didier Schmitt, directeur régional des Anciens combattants et Victimes de guerre, pour avoir choisi le cadre de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg pour les conférences pré-inaugurales de l'exposition imaginée par le jeune illustrateur Edouard Steegman autour du journal de V. Klemperer, exposition qui sera ouverte dès demain au Struthof.

Merci à eux d'avoir pensé à me donner la parole en arguant de leur conviction que les bibliothèques portent une parole à entendre sur les questions de liberté et d'expression de la pensée.

Les bibliothèques sont des lieux hautement symboliques. Il ne peut leur être porté atteinte, volontairement ou non, sans que l'on ressente en profondeur que le dommage dépasse de loin les seuls éléments matériels. Dans le cadre d'un conflit guerrier ou d'un conflit des idées, l'agression contre l'identité de l'autre peut passer par la symbolique de la destruction, éventuellement par le feu, par le pillage - i.e. la réduction de la richesse culturelle de l'adversaire - ou par la censure idéologique. Nous avons tous à l'esprit les images des autodafés perpétrés par les nazis, ou les souvenirs plus récents des bibliothèques détruites à Sarajevo ou à Bagdad.

La guerre, image de sociétés qui déraillent, reflet de mémoires qui déraillent.

La violence faite à la culture et à sa diffusion passe souvent aussi par la censure, d'abord politique. Les ciseaux d'Anastasia sont des instruments de la castration de la pensée, de la confiscation de la langue par un groupe provisoirement dominant.

Dans les sociétés marquées par les religions du Livre, Bible ou Coran, inspiré - plus ou moins directement - par Dieu et donc insusceptible pour les fondamentalistes d'une lecture critique et historique, le livre a été sacralisé. Peu ou prou, les bibliothèques inspirent un sentiment comparable, avec un avatar moderniste : la bibliothèque est sacrée car garante de la démocratie et de la pluriculturalité.

Mon propos visera à montrer ce que ce jugement porte de réel et ce qu'il contient d'excessif ou d'ambigu.

Liberté et restrictions

Avant d'aller au-delà dans mon exposé, je vous invite à tourner votre regard vers l'histoire de la bibliothèque où nous nous trouvons pour ces conférences pré-inaugurales. Beau symbole effectivement que cette Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Née des flammes guerrières qui, en 1870, avaient embrasé la bibliothèque municipale de la Ville et celle du Grand Séminaire protestant et qui avaient fait perdre sa mémoire à l'Alsace, la Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg (KULBS) se constitua notamment à partir de dons provenant de l'Europe entière, ce qui faisait d'elle en 1918 la troisième en importance de toute l'Allemagne ; elle est aujourd'hui la seconde en France. Son histoire traversa les heures sombres du nazisme ; le Gauleiter R. Wagner, désirant mettre fin au transfert des collections organisé par l'Université à Clermont-Ferrand, s'exprimait ainsi: « *Tous les ouvrages de la Bibliothèque nationale et universitaire, des facultés et instituts de l'université doivent être ramenés à Strasbourg avec le matériel des laboratoires. Aucun livre ne sera détruit. Si, après l'occupation de l'Alsace, des livres ont été brûlés, il s'agissait exclusivement de littérature juive ou politique de bas étage brûlée symboliquement* »¹. La bibliothèque se trouvait donc à nouveau germanisée et surtout nazifiée.

Ce magnifique établissement devint alors un outil du totalitarisme, le livre – en premier lieu *Mein Kampf* – un instrument de la pensée unique. Un ouvrage récent² montre assez que le Führer était en quelque sorte un ami des livres, lui qui est arrivé à en posséder plus de 16 000 dans sa bibliothèque privée, les lisant et les annotant, s'en inspirant dans son action et son délire politiques.

L'exposition franco-allemande récemment organisée par la BNU et intitulée *Orages de papier/In Papiergewittern*, qui concernait pour sa part la Première Guerre mondiale, a montré comment l'écrit de propagande, surtout en temps de conflit, pouvait avoir pour but de tuer le discernement³.

Cette ambiguïté du livre, à la fois indispensable à la réflexion critique et utilisable à des fins autoritaires ou au moins de contrôle, se retrouve dans l'histoire des bibliothèques, notamment en France. Dès le Moyen-âge, si on peut considérer que la bibliothèque monastique a eu pour objet de diffuser une culture religieuse rigoureusement contrôlée, elle a su par ailleurs nous transmettre des textes de l'Antiquité bien étrangers à la pensée chrétienne. Nous ne saurions rien de Lucrèce et de son *De natura rerum* sans le soin qu'ont mis des moines à le recopier et à le conserver.

Autre étape, le 16^e siècle qui suit l'invention de l'imprimerie et où se posent donc des problèmes inédits pour la surveillance de la pensée. La création du dépôt légal par l'ordonnance royale de Montpellier en 1537 a pour objet culturel de conserver le patrimoine écrit en création et d'enrichir la bibliothèque royale, mais il s'agit aussi de contrôler l'édition, surtout à l'époque du protestantisme naissant.

Autre étape d'une grande complexité : la Révolution française, qui a mis nombre de bibliothèques privées, en particulier d'Eglise, « sous la main de la Nation » par confiscation, pour qu'elles soient à la disposition de ceux qui en auraient besoin pour leurs études. Malheureusement ces fonds constitués en grande partie sous l'Ancien régime (ancien droit, théologie, livres de sciences obsolètes...) et érigés en

¹Cité dans Martine Poulain, *Livres pillés, lectures surveillées : les bibliothèques françaises sous l'Occupation*, Gallimard, 2008, p. 87.

² Timothy W. Ryback, *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, Le Cherche Midi, 2009.

³1914-1918 : *Orages de papier : les collections de guerre des bibliothèques*, catalogue d'exposition, Somogy Editions d'art et Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 2008.

bibliothèques municipales à partir de 1803 ne correspondant en rien aux besoins de la population du 19^e siècle. La tradition des bibliothèques françaises s'est alors orientée vers la recherche historique et la bibliographie érudite, se coupant des évolutions de la société, contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Après un frémissement qui a touché certains secteurs spécifiques de la lecture publique ou certaines régions au cours des années qui ont suivi chacune des deux guerres mondiales, ce n'est qu'après 1968 qu'est apparu en France un nouveau modèle, qui s'est développé à partir des innovations de la Bibliothèque publique d'information voulue par le Président Georges Pompidou, et de l'émergence des politiques culturelles municipales consécutive aux élections de 1977. Un réseau de lecture publique a eu tendance alors à se substituer au réseau des bibliothécaires savants et aux guichets du savoir octroyé. Une autre culture professionnelle, une autre génération sont apparues, symbolisées par l'avatar sémantique de la « médiathèque », signal de l'ouverture au multimédia et aux supports électroniques de diffusion de la connaissance.

Dans les pays développés, la bibliothèque a ainsi gagné une fonction sociale, une fonction éducative, jouant un rôle de plus en plus manifeste pour l'insertion professionnelle et l'épanouissement de la personne. Les bibliothécaires se sont trouvés engagés dans des combats multiples, sans doute trop nombreux, s'investissant de missions diverses inscrites dans la résorption de la fracture sociale, dans la transformation de la bibliothèque en lieu de sociabilité, d'apprentissage de l'autre et de la communauté de destin que nous constituons en société.

De fait, nombreux seraient les exemples à citer de ces personnes qui découvrent le monde par la bibliothèque : parcours étonnants, émouvants, d'individus qui sont révélés à eux-mêmes par des découvertes de textes dans une institution collective. J'aimerais un jour éditer un florilège de ces témoignages de reconnaissance vis-à-vis de l'institution bibliothèque, vis-à-vis de la profession que j'ai la chance d'exercer.

Je pourrais alors citer le cas de tel de mes amis, qui était allé dans une petite bibliothèque d'une cité de banlieue, - il avait alors 14-15 ans – à la recherche d'une information sur la façon la plus rapide de devenir prêtre ; grâce aux premiers renseignements de base qu'avait pu fournir la bibliothécaire, il avait pu s'adresser à un service diocésain plus qualifié et ainsi s'engager dans la voie du sacerdoce.

Autre exemple, celui d'un hôte récent de la ville de Strasbourg :

« Vous savez que les bibliothécaires ont une place de choix dans mon cœur » confessait Barak Obama, alors sénateur de l'Illinois en juin 2005 en marge du congrès annuel de l'ALA (American Library Association) à Chicago. « Quand j'étais jeune, j'ai vécu hors de l'Amérique à Jakarta en Indonésie durant plusieurs années. A cette époque, avoir accès aux livres – notamment ceux de langue anglaise – était comme une immense récompense. Alors, quand je suis revenu d'Indonésie, l'endroit où je voulais être en priorité c'était dans une bibliothèque, cette place magique où, si vous prenez le temps de vous asseoir, vous pouvez tout apprendre sur le monde. »⁴

⁴Marie-Laure Le Foulon, d'après *American Libraries* d'août 2005, dans *Livres Hebdo*, 14 novembre 2008, p. 53.

Dans cet esprit, je me souviens également combien, sur un de mes postes précédents, me touchait la présence massive dans une bibliothèque de quartier de jeunes maghrébins, avides d'apprendre et de bénéficier de services que leurs parents n'avaient pas eu l'heur de connaître.

Identifiés ou anonymes, individuels ou collectifs, ces témoignages parlent de liberté et de choix.

Démocratie et pressions

Apprentissage des droits de l'homme, apprentissage de la différence sont des thèmes de prédilection des bibliothécaires dans leurs acquisitions, dans leurs choix d'action culturelle et d'exposition, dans leurs échanges avec les équipes éducatives. Je parle là principalement de ce qui se passe en bibliothèque publique, en bibliothèque municipale.

C'est bien pourquoi la profession et les pouvoirs publics, quasi à l'unanimité, avaient fait bloc lorsque dans les années 1996-1997 quelques municipalités du Front national du midi de la France, Vitrolles, Marignane, Toulon, Orange..., s'étaient attaquées au symbole qu'est la bibliothèque publique. Dans leur ligne de mire tout particulièrement, des albums ou romans du secteur Jeunesse centrés sur des enfants des pays étrangers et bien sûr la presse.

Les choix des bibliothécaires ne sauraient, il est vrai, passer pour anodins. Par déontologie, surtout en secteur Jeunesse, ils évacuent ce qui incite à la violence, à la haine raciale, à l'antisémitisme, qui d'ailleurs tombe sous le coup de la loi. Ils sont peu enclins - disons les choses ainsi - à favoriser l'expression des totalitarismes, notamment dans le choix des journaux et périodiques : le Front national ne s'y trompait pas.

Mais d'autres municipalités, de tendance opposée, ont pu aussi être tentées par une inclination vers le tri et la censure. Quand ce n'est pas tel ou tel groupe social. En effet, les pressions sont polymorphes. Ainsi cet instituteur contestant fortement la présence dans un bibliobus départemental du fascicule *Qui est Jésus-Christ ?*, pourtant édité par la *Bibliothèque du travail* issue de la tradition laïque du pédagogue Célestin Freinet. L'obscurantisme se déguise parfois ! En effet, comment faire comprendre que l'on ne peut lutter contre l'antisémitisme sans connaître et reconnaître, sans prosélytisme aucun, les fondements culturels et religieux du peuple du Livre ? Sans donner les sources d'information les plus appropriées ?

Mais où placer le curseur ? Par le fait même qu'ils doivent choisir, les bibliothécaires exercent un pouvoir de sélection qui peut s'apparenter à de la censure, employons le mot prudemment. Ici on essaiera de distinguer ce qui peut se passer d'une part en bibliothèque universitaire où l'immonde absolu peut être un sujet de recherche nourri d'acquisitions régulières et d'autre part ce qui se passe en bibliothèque publique où le professionnel est invité à protéger les lecteurs contre les dérives les plus dangereuses, avec un maximum d'objectivité.

Mais au nom de quelle vérité ? celle qui est en deçà des Pyrénées, celle qui est au-delà ? Celle qui correspond aux mœurs des années 1960, des années 1980, des années 2000 ?

Un exemple illustrera à la fois les difficultés du discernement et de l'interprétation. A Dijon où je travaillais, j'avais toujours été intrigué par la présence dans l'enfer de la Bibliothèque municipale de l'ouvrage *Du mariage* de Léon Blum⁵. Pour quelles raisons mon avant-prédécesseur, gaulliste, résistant, avait-il fait ce choix ? J'imaginai que ce livre écrit par un juif avait pu être protégé à l'époque où la liste Otto Abetz conduisait à des éliminations sauvages. Mais un jour, profitant d'un peu de répit, je pris le temps d'ouvrir le volume et ce que je pus lire ne cesse encore aujourd'hui de m'étonner :

" Il m'a paru que ce livre trop fameux pour la renommée de son auteur ne devait trouver place qu'à l'Enfer de la Bibliothèque. C'est un témoin. Mais ni le Conservateur, responsable de la moralité des ouvrages qu'il laisse circuler, ni le père de sept enfants ne peuvent admettre qu'un tel volume ait libre cours. Dijon, 3 décembre 1937. Le Conservateur."

Chacun entendra cette note comme il le voudra. Au moins pourra-t-on reconnaître l'honnêteté du bibliothécaire qui a le courage de ses opinions et qui garde l'ouvrage comme « témoin », sans songer à le détruire.

Désenchantement et réinvention du monde

Certaines parties de la société peuvent d'ailleurs considérer avec hostilité un service, une collection, une pratique culturelle où s'expriment de manière plus ou moins manifeste une pensée sociale dominante. Je ferai ici allusion aux attaques dont certaines bibliothèques font parfois l'objet dans des quartiers « sensibles ». Cela a été le cas à Strasbourg, on le sait. Plus récemment, on se souvient du saccage de la bibliothèque municipale de Villiers-le-Bel.

Loin de moi l'idée de justifier de tels actes au nom du respect de droits qui auraient été bafoués par les pouvoirs publics. La colère et ses effets peuvent être expliqués, mais non absous.

Simplement, pour des bibliothécaires impliqués totalement dans une démarche d'ouverture vers des publics sociologiquement peu tournés vers la fréquentation de lieux culturels, c'est un effondrement.

Un effondrement d'autant plus difficile à supporter qu'il s'accompagne d'un constat douloureux : le modèle français des bibliothèques développé à partir des années 1970, fondé sur l'idée généreuse, naïve diront certains, prétentieuse ajouteront les plus méchants, que la bibliothèque est l'outil de la démocratisation culturelle absolue, l'outil de l'enchantement social, ce modèle s'épuise et fait du sur-place devant la réalité de certains chiffres : les études sur les pratiques culturelles des Français montrent que l'on ne sait pas durablement, massivement attirer le public dit défavorisé dans les institutions culturelles.

Globalement les bibliothèques sont d'abord utilisées par les couches de la population qui maîtrisent la lecture, celles qui bénéficient d'une formation supérieure, celles qui ont des livres chez elles. De plus, si le public vient plus nombreux dans les lieux de sociabilité que sont les bibliothèques, c'est en général de

⁵Léon Blum, *Du mariage*, 112e éd., Albin Michel, 1937.

moins en moins pour emprunter des livres. Là le constat est identique en bibliothèque publique et en bibliothèque universitaire, identique à Yale et à Strasbourg.⁶

A cette déception, à cette démobilisation programmée par les chiffres répond en écho l'auteur suédois Stig Dagerman dans *L'écrivain et la conscience* : « Comment est-il possible par exemple de se comporter, d'un côté comme si rien au monde n'avait plus d'importance que la littérature, alors que de l'autre il est impossible de ne pas voir alentour que les gens luttent contre la faim et sont obligés de considérer que le plus important pour eux, c'est ce qu'ils gagnent à la fin du mois ? Car il [l'écrivain] bute sur un nouveau paradoxe : lui qui ne voulait écrire que pour ceux qui ont faim découvre que seuls ceux qui ont assez à manger ont loisir de s'apercevoir de son existence »⁷.

Alors n'y a-t-il place que pour le désenchantement ? pour la recherche éperdue d'un nouveau modèle de bibliothèque pour le 3^e millénaire ?

Sans doute faut-il d'abord considérer humblement la bibliothèque, non comme un but, mais comme un moyen.

L'essentiel est dans le langage, la communication, l'écriture. Ici on se tournera avec conviction vers deux grands auteurs.

Le premier, Emmanuel Lévinas, qui a longtemps enseigné la philosophie à l'Université de Strasbourg. J'aurais aimé citer des ouvrages comme *Entre nous : essais sur le penser à l'autre* ou bien *Au-delà du sujet* où l'auteur, plaçant le Livre au cœur de sa pensée, montre combien il est connaissance et reconnaissance de l'autre, distance mais aussi goût pour la différence et son apprentissage.

Du fait des circonstances, je porterai ma préférence vers un autre texte de lui publié dans *Difficile liberté*⁸, reprise d'une lettre au journal *Le Monde*, du 17 juillet 1954, intitulée « A propos de Struthof » :

« L'épouvante qui nous a de nouveau saisis à la lecture des comptes rendus de Metz fut engendrée dans nos paradoxes d'intellectuels, dans notre ennui d'avant-guerre, dans notre pusillanime déception devant la monotonie du monde sans violence, dans nos curiosités nietzschéennes, dans notre mine blasée à l'égard des « abstractions » de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot. L'exaltation du sacrifice pour le sacrifice, de la foi pour la foi, de l'énergie pour l'énergie, de la fidélité pour la fidélité, de l'ardeur pour la chaleur qu'elle procure, l'appel à l'acte gratuit, c'est-à-dire héroïque : voilà l'origine permanente de l'hitlérisme. [...]

« Faire des lois, créer des institutions raisonnables qui lui éviteront les épreuves de l'abdication, voilà la chance unique de l'homme. Au romantisme de l'héroïque, à la pureté des états d'âme qui se suffisent, il faut à nouveau substituer – et placer à sa place, qui est la première – la contemplation des idées qui rend possibles les républiques. Elles s'écroulent lorsqu'on ne lutte plus pour quelque chose mais pour quelqu'un. »

6 Quelques pays font toutefois exception, en particulier l'Allemagne où le nombre des prêts continue à croître.

7 Stig Dagerman, *L'écrivain et la conscience*, dans *La Dictature du chagrin et autres écrits politiques (1945-1950)*, Agone, 2001 (coll. Mémoires sociales), p. 63.

8 Albin Michel, 2006, p. 197-198.

Le second auteur que je souhaite citer est l'écrivain Jean-Marie Le Clézio. Relisons le discours⁹ qu'il a prononcé l'an dernier, à Stockholm, lors de la remise du prix Nobel de littérature, pour nous convaincre que nous portons au creux de la main l'avenir du présent :

« Si j'examine les circonstances qui m'ont amené à écrire – je ne le fais pas par complaisance, mais par souci d'exactitude – je vois bien qu'au point de départ de tout cela, pour moi, il y a la guerre. La guerre, non pas comme un grand moment bouleversant où l'on vit des heures historiques, par exemple la campagne de France relatée des deux côtés du champ de bataille de Valmy, par Goethe du côté allemand et par mon ancêtre François du côté de l'armée révolutionnaire. Ce doit être exaltant, pathétique. Non, la guerre pour moi, c'est celle que vivaient les civils, et surtout les enfants très jeunes. Pas un instant elle ne m'a paru un moment historique. Nous avons faim, nous avons peur, nous avons froid, c'est tout. Je me souviens d'avoir vu passer sous ma fenêtre les troupes du maréchal Rommel remontant les Alpes à la recherche d'un passage vers le nord de l'Italie et l'Autriche. Cela ne m'a pas laissé un souvenir très marquant. En revanche, dans les années qui ont suivi la guerre, je me souviens d'avoir manqué de tout, et particulièrement de quoi écrire et de quoi lire. Faute de papier et de plume à encre, j'ai dessiné et j'ai écrit mes premiers mots sur l'envers des carnets de rationnement, en me servant d'un crayon de charpentier bleu et rouge. Il m'en est resté un certain goût pour les supports rêches et pour les crayons ordinaires. Faute de livres pour enfants, j'ai lu les dictionnaires de ma grand-mère. C'étaient de merveilleux portiques pour partir à la reconnaissance du monde, pour vagabonder et rêver devant les planches d'illustrations, les cartes, les listes de mots inconnus ». [...]

« Lorsque, au siècle dernier, les théories racistes se sont fait jour, l'on a évoqué les différences fondamentales entre les cultures. Dans une sorte de hiérarchie absurde, l'on a fait correspondre la réussite économique des puissances coloniales avec une soi-disant supériorité culturelle. Ces théories, comme une pulsion fiévreuse et malsaine, de temps à autre ressurgissent ça et là pour justifier le néo-colonialisme ou l'impérialisme. Certains peuples seraient à la traîne, n'auraient pas acquis droit de cité (de parole) du fait de leur retard économique, ou de leur archaïsme technologique. Mais s'est-on avisé que tous les peuples du monde, où qu'ils soient, et quel que soit leur degré de développement, utilisent le langage ? Et chacun de ces langages est ce même ensemble logique, complexe, architecturé, analytique, qui permet d'exprimer le monde – capable de dire la science ou d'inventer les mythes. »

L'histoire de cet écrivain fécond qui a commencé à écrire sur le verso de cartes de rationnement parle à notre imaginaire !

Conclusion

A travers mon propos, on est parti de la sacralité du livre et de la sacralisation des bibliothèques. On a ensuite traversé la kénose de la désacralisation. Pour mieux revenir au sacre du langage et de l'écriture par l'affirmation du caractère sacré de l'homme, de la personne humaine.

En effet, certes, la bibliothèque ne saurait être considérée comme l'apanage de la démocratie. Il peut y avoir des bibliothèques et des bibliothécaires soumis au totalitarisme.

⁹ Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Dans la forêt des paradoxes*, discours de réception du prix Nobel de littérature, 7 décembre 2008.

En revanche, les bibliothèques sont indispensables à la démocratie. La démocratie se porte bien si les bibliothèques se portent bien.

Et sur ce point les nouveaux bibliothécaires qui vont relayer la génération de 1968 à laquelle, peu ou prou, j'appartiens, devront se comporter en hommes et femmes libres. Encore plus libres que nous. Il leur faudra choisir leur modernité, exprimer leur liberté.

Éviter les sirènes du technicisme outrancier - on est bibliothécaire avant d'être informaticien ou spécialiste des réseaux électroniques.

Éviter les sirènes de la concurrence sociale - on est acteur du service public avant d'être agent de la sélection économique.

Éviter les sirènes du marketing et de la segmentation du marché - on est républicain et démocrate avant d'être promoteur des communautarismes.

Éviter les sirènes du désenchantement, car on est avant tout légataire d'espérance.